



Bibliothèque

Paul Fabre, *Le Monastère de Peyrefort*,
Paris, L'Harmattan, 2011 (155 pages, 15,50 €)

Voici un nouveau roman dans la lignée de *Rue Daguerre* mais qui va encore plus loin dans ce que certains appelleront une conception pessimiste de l'existence, alors que d'autres n'y verront qu'une très grande lucidité.

Ici nous sommes toujours loin des ors et des clinquants mais le narrateur, qui est aussi le personnage principal, par l'emploi du *Je* nous fait davantage encore épouser les méandres de cette vie qu'il retrace, étape par étape, depuis les ruines de son monastère haut perché. Très vite, le lecteur pressent, sait, que son confident ne pourra rencontrer que déceptions, désillusions, dans un monde qui n'est pas fait pour lui, ou pour lequel il n'est pas fait. Trop de naïveté, trop de lucidité l'empêchent d'adhérer à un univers où le factice a remplacé l'essentiel. Ses amis de jeunesse, ceux qu'il a sincèrement aimés, se métamorphosent tous, les uns après les autres, en défenseurs du tiroir-caisse et de la vie casanière – « La vie vous transformait en un tournemain les poètes en statisticiens et les rêves en dépôts bancaires [...] Jacques était devenu un boutiquier, et Martine, mon amie Martine, avait chaussé ses pantoufles... » – ou en papillons attirés par des lumières artificielles qui leur seront fatales. Tous ont oublié l'essentiel, et la grandiloquence de leurs propos ne trompe que ceux qui préfèrent l'illusion à la vérité : « Ils faisaient partie de ces gens qui croyaient rendre leur parole plus profonde par le ton empesé qu'ils mettaient à l'exprimer ». Mais « leur éloquence n'était que le cache-misère vaniteux de leur sottise et de leur vide. »

On pourrait croire notre narrateur mû par un orgueil démesuré, lui qui se permet de juger ainsi ses anciens amis. Il n'en est rien. Il ne fait que constater et, en se plaçant de plus en plus en retrait de cette société d'illusions et de paillettes, il acquiert une clairvoyance qui l'amène à se retirer définitivement de ce monde. Et dans ce retrait il découvre que le silence [vaut] bien des paroles, que l'immobilité réfléchie [est] autrement plus active que les courses folles, que l'isolement volontaire [n'a] rien de commun avec la solitude. »

Seuls, les livres l'accompagneront tout au long de sa vie et il finira celle-ci en les veillant au milieu des ruines de Peyrefort, même s'il sait que le monastère disparaîtra avec lui pour renaître, peut-être, dans quelques années, sous la forme dérisoire d'une étape obligatoire pour touristes assoiffés de pseudo-authenticité.

Le Monastère de Peyrefort est un livre âpre parce qu'il dit des vérités, gratifiant pour le lecteur grâce à la langue parfaitement maîtrisée et nourrie de multiples lectures que Paul Fabre attribue généreusement à son narrateur, apaisant car, le roman terminé, on se sent purifié des multiples scories qui nous collent à la peau au fil du temps. Mais que signifie cette notion de temps dans la solitude de Peyrefort ?

Merci, Paul, pour ce livre profond qui nous amène à nous interroger sur notre propre vie.

Jean-Claude LE CHEVÈRE.

